

conceptuelles encore peu développées) était assurément beaucoup moindre que celui qui, par la suite, sépara l'intelligence de mon enfant de ce qu'elle avait été elle-même à cette phase. C'est pourquoi, pour des raisons purement psychologiques, je conclus qu'il y aurait de meilleures, ou de *moins mauvaises*, raisons pour prétendre qu'il y a une différence appréciable de nature entre les phases les plus élevées et les moins élevées de l'idéation conceptuelle, qu'il n'y en a pour prétendre qu'une différence de ce genre existe entre l'idéation conceptuelle la plus élémentaire et l'idéation réceptuelle la plus élevée.

« La plus importante de toutes les distinctions en biologie », à sa naissance, réside donc plus dans son *potentiel* que dans son *origine*. Assurément, la conscience de soi est la condition de modifications incommensurables dans l'esprit où elle se présente, mais pour devenir telle, elle veut elle-même être conditionnée, il lui faut subir un long développement graduel sous la direction d'une évolution naturelle.

J'en viens maintenant à la seconde considération, et je fais remarquer que, même dans ce cas d'une intelligence consciemment développée, les idéations réceptuelle et préconceptuelle continuent à jouer un rôle important. Ceci revient à dire que, même dans les facultés pleinement développées de l'intelligence humaine, les trois sortes d'idéation que j'ai distinguées sont si constamment et intimement combinées que l'analyse de l'esprit humain adulte corrobore le fait déjà établi par l'analyse de l'esprit de l'enfant, et montre que les différences (qu'il m'a fallu établir pour examiner les affirmations de mes adversaires) sont toutes essentiellement ou intrinsèquement artificielles. Je maintiens que l'esprit est partout continu, et si, pour les besoins de l'analyse et de la classification, nous voulons tracer des lignes de démarcation entre les facultés inférieures et les facultés supérieures, je prétends que nous devons faire ceci seulement comme l'évolutionniste classe son espèce végétale ou animale : *supérieur* ou *inférieur* implique des différences, non *d'origine*, mais de *développement*. Et de même que le naturaliste trouve une confirmation générale de cette opinion dans le fait que les caractères de structure et de fonction passent des formes inférieures aux formes supérieures de la vie, les unissant toutes dans

les liens de l'évolution organique, de même le psychologue peut trouver que les formes les plus élevées elles-mêmes de l'intelligence humaine possèdent certainement les caractères les plus essentiels qui se rencontrent chez les formes inférieures, ce qui témoigne de leur parenté dans un système continu d'évolution mentale.

Examinons donc brièvement les relations qui existent chez l'esprit humain adulte, entre les facultés tant vantées du jugement conceptuel, et les facultés inférieures non-conceptuelles. Bien que je sois d'accord avec mes adversaires en soutenant que la prédication (au sens strict du mot) dépend de l'introspection, je prétends encore que tout énoncé fait par l'homme *adulte* n'est pas nécessairement une prédication dans ce sens : nos propositions verbales, en grande majorité, sont faites pour les besoins pratiques de la communication, ou sans que l'esprit s'arrête à contempler les propositions en tant que telles, à la lumière de la conscience de soi. Quand je dis : *un nègre est noir*, je n'ai pas besoin de penser tout ce formidable arsenal de faits que M. Mivart prétend que j'affirme (1), et, d'autre part, quand j'exécute un acte d'introspection consciente, je n'ai pas toujours besoin d'accomplir un acte de prédication mentale. Sans doute, dans beaucoup de cas, ou dans ceux où l'idéation très abstraite entre en jeu, cette indépendance des deux facultés vient de ce que chacune a subi un tel perfectionnement grâce au secours que lui a prêté l'autre, que toutes deux sont maintenant pour ainsi dire en possession d'une grande quantité de matériaux organisés sur lesquels elles peuvent travailler, sans qu'il leur faille, chaque fois qu'elles s'exercent ainsi, constituer à nouveau ces matériaux *ab initio*. Ainsi, pour prendre un exemple, quand je dis : « la chaleur est un mode de mouvement, » je fais emploi de ce qui est pour moi maintenant un signe purement verbal qui exprime un fait extérieur ; je n'ai pas besoin d'examiner mes propres idées sur les termes abstraits dans la relation abstraite que formule la proposition.

Mais, *pour arriver originellement* à ces idées, il m'a fallu faire de nombreux et complexes efforts de pensée conceptuelle, sans

(1) Voir p. 166.

l'existence antérieure desquels il ne me serait pas possible d'employer maintenant, en le comprenant pleinement, ce signe verbal. De la sorte, toutes les prédictions de ce genre, si familières et mécaniques qu'elles soient devenues, exigent qu'à quelque moment l'esprit ait examiné les idées qu'elles énoncent. Pareillement, tous les actes similaires d'examen mental, c'est-à-dire tous les actes introspectifs, si superflus qu'ils nous puissent maintenant paraître quand leur produit connu est employé pour de nouveaux actes d'examen mental, ont dû originellement exiger que l'esprit s'arrêtât devant eux, et se fit à lui-même un énoncé, une affirmation définie de leur signification (1). Mais, bien que je considère ceci comme étant la véritable explication de l'indépendance *apparente* de la prédication et de l'introspection dans tous les cas de pensée très abstraite, je suis fermement convaincu que, dans tous les cas de ces ordres inférieurs d'idéation auxquels j'ai fait allusion (réceptuel et préconceptuel), l'indépendance n'est pas seulement *apparente* mais *réelle*. J'ai déjà prouvé qu'il doit en être ainsi pour les propositions préconceptuelles du jeune enfant, d'autant plus que ces propositions se font alors en l'absence de la conscience, c'est-à-dire de la condition qui est nécessaire pour qu'elles puissent être au *moindre degré* introspectives. Mais le point à considérer maintenant est que, même chez l'esprit humain adulte, la prédication non-conceptuelle est chose habituelle, et que, dans les cas où l'idéation réceptuelle seule est en jeu, il n'est pas nécessaire que la prédication de cette catégorie *ait jamais été* conceptuelle. Car, comme le dit fort bien Mill, « on admettra qu'en énonçant la proposition, nous désirons communiquer ce fait physique (la blancheur du sommet du Chimborazo), et que nous ne pensons pas aux noms, sauf en tant que moyens nécessaires de faire cette communication. La signification de la proposition, c'est donc

(1) Jusqu'ici, on le remarquera, le cas de la prédication est exactement analogue à celui de la dénomination auquel il a été fait allusion dans la note de la page 225. De même que les instincts peuvent naître par voie de « lapsus intellectuel », de même les noms originellement conceptuels peuvent s'user par l'emploi fréquent et, pour ainsi dire, rétrograder dans l'ordre d'idéation préconceptuel. Que l'on observe toutefois que les paragraphes qui suivent dans le texte ont trait à un principe entièrement différent d'après lequel il peut y avoir des propositions strictement conceptuelles par leur forme qui n'ont toutefois jamais dû être conceptuelles par la pensée.

que l'objet individuel dénoté par le sujet possède les attributs connotés par le prédicat » (1).

S'il est donc vrai, que même dans l'affirmation ordinaire, nous pouvons ne pas avoir besoin de prendre une connaissance conceptuelle du fait affirmé — n'ayant affaire qu'à l'apposition de noms immédiatement suggérés par l'association — l'idéation dont il s'agit se rapproche si étroitement de celle qui s'exprime aux niveaux inférieurs de la faculté de faire des signes, que, même dans le cas où les anneaux ne seraient point fournis par l'enfant en voie de développement, nul ne pourrait, pour des raisons psychologiques seules, invoquer l'existence d'une différence de nature d'un niveau à l'autre. Le but des signes est essentiellement la communication, et, d'après notre étude des animaux inférieurs, nous savons que la communication a d'abord trait uniquement aux récepts, tandis que, par notre étude de l'enfant en voie de développement, nous savons que ce sont les signes employés dans la communication des récepts qui les premiers conduisent à la formation de concepts.

Les concepts sont en effet tout d'abord des récepts nommés connus comme tels, et nous avons vu dans des chapitres antérieurs que cette sorte de connaissance (des noms en tant que noms) est rendue possible par l'introspection qui à son tour est atteinte par le fait que le moi est reconnu comme agent. Mais, même après que la faculté d'introspection conceptuelle a été pleinement atteinte, son intervention n'est point toujours nécessaire pour la communication de connaissances purement réceptuelles, et il suit que toute proposition n'a pas besoin d'être introspectivement contemplée comme telle avant de pouvoir être établie. Étant donnée la faculté de nomination dénotative d'un côté, et de l'autre la faculté de nomination connotative même au degré le moins élevé, toutes les conditions nécessaires à la formation d'énoncés non-conceptuels sont fournies, et ces énoncés ne diffèrent des propositions véritables qu'en ce qu'ils ne deviennent point eux-mêmes des objets de pensée. Et la seule différence qui existe entre un pareil énoncé, quand il est fait par un jeune enfant, et le même énoncé quand il sort de la bouche

(1) *Logic*, t. I, p. 108.

d'un adulte, consiste en ce que, dans le premier cas, il n'est pas même *virtuellement* apte à devenir en lui-même un objet de pensée.

J'ai fini d'examiner la position psychologique de mes adversaires. Comme résultat, je prétends avoir montré que, de quelque façon que nous considérons la faculté distinctivement humaine de la prédication conceptuelle, elle n'est certainement autre chose qu'un développement particulier de cette faculté de communication réceptuelle dont les échelons peuvent être suivis à travers l'animal jusqu'au niveau qu'ils atteignent chez l'enfant durant la première partie de la seconde année; après quoi elle se perfectionne, sans interruption, au cours de la vie réceptuelle plus élevée encore de l'enfant, jusqu'à ce que, par un développement ultérieur non moins imperceptible, elle se transforme en la vie qui commence à devenir conceptuelle, laquelle toutefois n'est pas même à ce moment à beaucoup près aussi distante de l'intelligence des animaux inférieurs qu'elle l'est des phases qu'au cours de sa propre évolution ultérieure elle atteindra nécessairement.

CHAPITRE XII

PHILOLOGIE COMPARÉE

Nous avons maintenant vu à plusieurs reprises qu'il n'existe qu'un seul argument en faveur de l'opinion d'après laquelle le processus d'évolution mentale aussi bien qu'organique, partout ailleurs continu et général, se serait arrêté à sa phase terminale, et que cet argument repose sur le terrain psychologique. Mais nous avons vu aussi que même sur son propre terrain l'argument peut être amplement réfuté. Pour montrer plus clairement la chose, j'ai jusqu'ici volontairement maintenu ma discussion sur le terrain psychologique. Le moment est venu, toutefois, où je puis m'engager dans une autre voie. C'est au langage que font appel mes adversaires : suivons-les sur ce terrain.

Dans les chapitres précédents, j'ai plus d'une fois fait remarquer que l'histoire de la psychologie est dépourvue de fossiles; à la différence des organismes préhistoriques, les idées préhistoriques ne laissent derrière elles aucun vestige de leur existence. Mais il convient de faire une certaine réserve à cet énoncé général. La nouvelle science de la philologie comparée a révélé, en effet, le fait important que si d'une part le langage *exprime* des idées, d'autre part il reçoit d'elles des *impressions*, et que l'*empreinte* de celles-ci persiste d'une façon surprenante. Il en résulte que dans la philologie, nous possédons la même sorte d'histoire inconsciente du développement et de la décadence des idées, que celle que nous fournit la paléontologie pour le développement et la décadence des espèces. Ainsi envisagé, le langage peut être considéré comme un dépôt stratifié de pensées où celles-ci se trouvent enfouies, prêtes à être exhumées par le travail de l'homme de science.

En arrivant à cette importante partie de mon sujet, je ferai remarquer, dès le début, que, comme toutes les sciences, la philo-